

COLLOQUE TENU
A MONTPELLIER LES 5,6
& 7 SEPTEMBRE 1988

sous la direction
de Jean-Claude BOUVIER
Actes rassemblés
par Claude MARTEL

Les Français et leurs langues



1991

Publications de l'Université de Provence Aix-Marseille 1

29, avenue Robert Schuman
13621 Aix-en-Provence cedex 1

Distances et dialecte : approche des représentations ethnolinguistiques à Noirmoutier (Vendée)

Jean-Léo LEONARD

Pour commencer, un conte¹. L'équipage d'un sardinier fête la fin de la campagne de pêche à grands renforts de bouteilles de champagne. L'un d'eux, "le père Abraham", parie avec un collègue, Jean Michaud : "je prends la capsule d'une bouteille de champagne ("l'oiseau"), tu prends le filet de fer du bouchon ("la cage"), celui qui ne pourra pas présenter sa pièce lors d'une rencontre devra payer une bouteille". Jean, qui a accepté le pari, finit par gagner, vingt ans plus tard. Tous deux ont voyagé durant ces années, navigué au long-cours. C'est finalement au pas de sa porte que l'initiateur du pari se fait moucher. Le père Abraham "a fait trois fois le tour du monde". Ce nonobstant "il se fait baiser à sa porte".

Si le "symbole" désignait bien dans la Grèce antique un petit objet brisé, dont l'un portait une moitié sur soi, et l'autre paraît avec l'autre moitié, Jean Michaud et le père Abraham, fils de pêcheurs et d'agriculteurs noirmoutiers, devenus marins au long-cours, "frères de la côte", ont porté sur eux pendant vingt ans un symbole, emblème d'amitié et enjeu d'un pari. Ce conte s'achève sur une clôture que l'on retrouve dans d'autres contes locaux : "on n'a jamais tout vu, pour aussi loin qu'on soit allé, l'inattendu se trouve toujours à sa porte". Un inattendu qui incite à plus de modestie, à "ne pas être fier".

Le contexte insulaire

Ce conte nous fait entrer d'emblée dans le *microcosme insulaire* de Noirmoutier : pays de marins, plus attaché à l'horizon maritime qu'à la terre, pays où la mer est partout présente, dans le travail comme dans la parole, et pays vendéen où il ne fait pas bon être fier si on veut conserver l'estime de ses pairs. Ce territoire de 19 km de long sur 1 à 5 km de large, comptant une population autochtone d'environ 8000 habitants, se présente comme dialectophone, ou "patoisant" et ni fier ni honteux de l'être : "c'est notre langue, on a été élevés comme ça : nous nous parlons la nôtre, les autres parlent la leur. Chacun sa coutume". On trouve plus intéressant d'énumérer les différents patois de l'île et les variables qui les différencient que de s'apitoyer sur la diglossie : "la Guérintière parle pas comme l'Épine, l'Épine parle pas comme l'Herbaudière, Barbâtre c'est

encore pas pareil : dou pan', dou van', dou boudan' : y a pas un patois pareil dans l'île". Apparemment, ce territoire d'Oïl a de quoi surprendre le dialectologue par la force du fait dialectal qui l'habite, tant en raison de sa vivacité, puisque la plupart des îliens au-dessus de 40 ans sont dialectophones, que par la richesse de la variation géo- et sociolinguistique.

Géographiquement, nous nous trouvons en milieu insulaire, mais avec une proximité maxima du continent (de 1 à 4 km, selon que l'on choisit de passer par le pont ou par le Gois), sur la côte Atlantique, à 70 km de Nantes, sous l'aisselle de la Bretagne. Du point de vue géolinguistique, nous sommes en domaine poitevin dans une micro-aire dialectale d'Oïl en continuité avec celle des parlers du marais vendéen (étudiés par L.-O. Svenson dans les années 1950), mais cependant distincte tant des parlers maritimes que poitevins en général par de nombreux traits². Du point de vue de la typologie des aires, nous sommes dans une aire dialectale périphérique – mais non de transition – dont on peut par conséquent attendre un plus grand conservatisme ou un plus fort archaïsme, mais aussi des phénomènes d'innovation et d'isolat. D'un point de vue écologique et économique, nous sommes dans un microcosme de contrastes entre le Sud de l'île anciennement à vocation agricole céréalière, et le Nord de l'île à vocation salicole, maraîchère et maritime. Depuis les années soixante s'ajoute à la question de la répartition du domaine foncier, du développement et des orientations du tertiaire et des activités du bâtiment par effet de l'expansion du tourisme littoral³. Enfin, du point de vue culturel et social, nous sommes dans un pays confronté à deux modèles en interaction : tradition et modernité. Tradition de l'ethos paritaire insulaire : "nous sommes tous pareils les uns aux autres, nous avons tous été élevés et avons tous travaillé à la même enseigne", et modernité incarnée par les centaines de milliers de touristes ou "étrangers" venus et venant visiter l'île ou s'y installer pour la retraite depuis bientôt trente ans. Modernité que la "tradition" accepte et négocie sans pour autant "perdre pied", comme en témoigne la modernisation des activités maritimes depuis l'après-guerre (développement de l'ostréiculture, création d'une criée à l'Herbaudière en 1981).

Distances, représentations ethnolinguistiques

Abordons maintenant la problématique proposée dans le titre de cette communication : celle des distances, et des "représentations ethnolinguistiques". Distance dialectale, distance sociale, distance géographique, distance psychologique. Distance et vitesse, temps et espace. Ces notions me semblent préférables à celles de clivage, d'isolement ou d'opposition, de démarcation – notions manichéistes en quelque sorte – dans la mesure où elles permettent une vision du fait dialectal en termes de parcours ainsi qu'en termes de réseaux et d'interactions, de rapprochements ou de distanciation.

Venons-en aux faits. Au terme d'une enquête sur la conscience ethnique, sociale et linguistique des îliens, orientée vers l'étude des représentations locales de la variation linguistique dans l'île⁴, les faits suivants sont apparus :

1. Taxinomie dialectologique locale

1.1. Les îliens considèrent les parlers de l'île comme une unité dialectale distincte des parlers du continent : "c'est pas du tout le même patois", "tu peux aller n'importe où sur le continent, tu trouveras pas un patois pareil à celui de l'île".

1.2. Les îliens distinguent unanimement quatre parlers dans l'île, sur la base de la division communale : Barbâtre (incluant le sous-groupe de la Fosse et la Frandière, hameaux de la pointe Sud), la Guérierière, l'Epine, et le groupe Nord insulaire comprenant l'Herbaudière, le Vieil et "la ville", ou Noirmoutier-en-l'île.

1.3. Deux parlers se distinguent des autres comme sommets de dialectalité, ou "patois les moins français", et, par référence au cadre diglossique, comme "là où ils parlent le plus mal" : l'Epine et Barbâtre...

1.4. A l'intérieur de ces divisions majeures les communautés dialectophones se positionnent par sous-regroupements ultimes, les hameaux s'opposant aux bourgs (la Fosse et la Frandière vs Barbâtre, la Bosse vs l'Epine), ainsi que les groupes socio-professionnels (patois des marins vs patois des agriculteurs).

1.5. Selon le positionnement dans le schéma défini en 1.2., les communautés établissent des sous-regroupements, largement conditionnés par ce que j'appellerai "grille de perception de la dialectalité", prisme d'ordre autant psycholinguistique que sociolinguistique : ainsi, pour un locuteur de l'Epine, le parler de la Guérierière "tire sur celui de Barbâtre", tandis que du point de vue de Barbâtre ou de la Fosse le parler de la Guérierière "tire sur celui de l'Epine".

1.6. Cette taxinomie dialectologique locale se base sur des critères tant linguistiques qu'extralinguistiques, le plus souvent imbriqués, dont on peut distinguer trois modalités d'expression au niveau discursif :

• *Le stéréotype*, exprimé sous la forme de phrases-types récurrentes : chacun sait dans l'île qu'à Barbâtre et la Fosse on dit [du pan / du van / du budan] ce qui ailleurs se dit [du pœj / du vœj / du budœj] (= du pain, du vin du boudin), autrement dit que deux types de traitement de la voyelle antérieure nasale s'opposent du point de vue du syllabisme, de la nasalité et de la durée dans l'espace pourtant réduit de l'île.

• *Le marqueur* : d'un sujet à l'autre, l'enquête sur la conscience de la variation dialectale fait ressortir des faits isolés individuellement, ou d'un degré mineur de socialisation, par exemple le contraste entre r réalisé apical à la Guérierière et uvulaire à l'Epine, ou le contraste fj : ʃ entre le continent et l'île.

* *L'indicateur* : est relié au stéréotype dans la mesure où il s'agit d'un fait différentiel susceptible de n'apparaître que dans des simulations, ou imitation d'un parler ciblé. Dans les simulations apparaissent des faits dialectaux jugés différentiels de l'ordre du stéréotype ou du marqueur ainsi que des faits relevant d'un ordre secondaire de conscience ou de socialisation. On aborde ici ce que W. Labov (1976) appelle la conscience sociale ou linguistique "d'en dessous". C'est au niveau des simulations que la *typisation caractéristique* (attribution d'un ensemble de comportements et "tics linguistiques") est le plus présente, dans la mesure où les simulations mettent en scène non seulement le parler ciblé, mais aussi le locuteur du parler en question et les représentations socio-psychologiques qui lui sont attribuées. Ainsi, les simulations guemérines du parler de l'Épine mettent invariablement en scène un épinerin accueillant et verbeux, sur la base du texte suivant, accompagné d'un comportement non verbal (gestuelle, ton de voix) de conséquence :

« Ah, ma canne aimeu
mon bec sucreu
vins boire un pitit cafaï
y avét si longtemps qu'i t'avois poit vue ! »

L'ensemble est supposé illustrer tant l'épinerin que son parler : variable [e] > [ø], voix suraiguë, gestes amples et brusques, tempérament bon enfant et expansif, accueillant et bavard.

2. Représentations ethno-linguistiques et fait dialectal

Ces premières constatations nous permettent d'aborder la problématique de ce qu'on pourrait être tenté d'appeler "dialectologie subjective" ou "aires dialectales subjectives" (mais qui est en droit de mesurer le degré de subjectivité ou d'objectivité de l'usager ou du dialectologue, et selon quels critères ?) et de sa confrontation aux observations réalisables par les méthodes de la dialectologie moderne. Précisons d'emblée qu'il ne s'agit pas ici d'extrapoler à partir des données insulaires à notre disposition. Ce qui va suivre concerne pour le moment uniquement notre terrain insulaire de Noirmoutier, minuscule microcosme du domaine d'Oïl. Mais, jusqu'à preuve du contraire, aucun phénomène socioculturel n'existe en isolat absolu — à moins qu'on ne choisisse d'abolir la notion de système —, et je pense donc que les conclusions qui vont suivre peuvent intéresser la théorie sociolinguistique d'une manière plus générale :

2.1. La communauté dialectophone dispose de schémas de représentation et d'interprétation de la variation géolinguistique locale à des fins tant identitaires (définition de l'*ego* / linguistique vis-à-vis de, non pas *alter*, mais *ego* 2, pair linguistique et social) que communicationnelles (reperçage de *ego* 2, identification, localisation de l'interlocuteur en fonction du *savoir commun* sur le diasystème et la caractérologie locale).

2.2. Du même coup, la fonction dite "démarcatrice" du dialecte (J. Séguy,

1973) apparaît comme un épiphénomène, ou du moins semble-t-elle n'être qu'un corrélat de la fonction *identificatrice* du dialecte. Tous les témoignages concordent sur ce point : "à son parler, même que tu le connais pas, tu reconnais tout de suite d'où est le gars qui te parle".

2.3. La fonction *identificatrice* et dynamique isolante du dialecte est partie intégrante de l'anthropologie locale (pour ne pas risquer les termes douteux d'"anthropologie subjective" ou d'"épianthropologie"), autrement dit, se recoupe avec les schémas de représentations caractéristiques locaux : une fois les attributs linguistiques identifiés, le locuteur peut en déduire les attributs caractéristiques correspondants et régler ses stratégies communicationnelles avec son interlocuteur (on entre ici dans le champ de la pragmatique ethno-linguistique, terrain encore inexploré en domaine d'Oïl). Par exemple pour un guemérin, une fois repérée la dialectalité herbaudrine, épinerine ou barbairine, on sait qu'on a affaire à un pêcheur susceptible de tel ou tel trajet en mer, à telle ou telle distance, ou à un agriculteur, attaché à "la bualle", la chaume sous ses pieds. Gens de la pointe Nord ou de la pointe Sud, avec leurs attributs linguistiques et caractéristiques définis par le savoir commun : parler plus ou moins "français", plus ou moins "lent" ou "rapide", esprit plus ou moins fier, plus ou moins accueillant, plus ou moins "arriéré" ou "sauvage". Cette catégorisation ethnique est partie intégrante du système de valeurs local. Ainsi, les définitions de praxèmes tels que "fier", "affable" ou "malheureux" (cf. B. Bruçter, 1980 — en ce qui concerne la notion de "fier"). La fonction *identificatrice* du dialecte fonctionne comme produit socialisé, rendu pertinent par la conscience ethnique et sociale de la *dynamique isolante* du dialecte, qu'on pourrait définir comme marge en tendance variable d'autonomie linguistique par rapport à la dynamique d'unification linguistique à l'intérieur de l'aire dialectale⁹. La dynamique isolante du dialecte n'est pas seulement déterminée par la distance géographique ou socioéconomique ou encore psycho-sociale entre communautés : elle résulte du mouvement de régulation et d'élabo-ration permanente de la structure linguistique, ainsi que les modalités d'interaction des différents plans linguistiques (phonologie, morphologie, syntaxe)¹⁰. C'est pourquoi j'appellerai les faits linguistiques cités par les informateurs dans leurs descriptions du "paysage dialectal" local "faits différentiels". Les faits linguistiques non commentés par les locuteurs seront considérés comme simples "faits variants" ou "faits variationnels".

2.4. Il convient de distinguer, comme le propose J.-C. Dinguirard, entre plan de *convergence* et plan de *divergence*, soit d'une part le processus continu d'unification linguistique (réduction de la "démarcation" en faveur de la distance dialectale), ou intercompréhension, autrement dit réduction de la distance dialectale, d'autre part processus continu de différenciation ou de "distanciation", spontané ou contrôlé par les locuteurs (restructuration ou renforcement de la distance dialectale).

3. Unification et distanciation linguistique

On peut proposer l'hypothèse que toute communauté dialectale considère qu'elle se rattache à une aire dialectale de dimensions variables selon des critères tant linguistiques qu'"extralinguistiques" issus de sa conscience historique, sociale, ethnique. Il y a donc structuration locale de l'espace linguistique au niveau cognitif¹² : conscience et socialisation de traits différentiels retenus comme pertinents ou distinctifs. Partant, on peut, comme J.-C. Dinguirard, poser l'hypothèse complémentaire de l'effort continu d'unification linguistique au sein de la variation dialectale interprétée par les "locuteurs grammairiens" localement. Ainsi, à Noirmoutier, l'effort d'unification linguistique autour de la variable [ē], qui oppose cinq communautés du Nord de l'île à deux autres du Sud. Le modèle d'unification linguistique est ici le français, puisque les locuteurs déclarent "on ne dit pas [pan] comme à Barbâtre, on dit [pē] (ou [pā]) : nous, c'est plus français". En effet, quel meilleur moteur d'unification à l'intérieur du domaine dialectal, surtout d'Oïl, que la langue véhiculaire ? D'où la dynamique *interférentielle* du dialecte à des fins communicatives, contrebalançant la fonction "démarcatrice". Je préférerai donc parler d'*interférence* plutôt que de francisation, en accord avec le cadre théorique des contacts de langues proposé par U. Weinreich¹³. Une approche sociolinguistique de la variation dialectale en domaine rural pourra donc distinguer entre *faits relevant de l'identité* (similitude totale) ou de la *variance* (similitude partielle du point de vue structural, par exemple les variantes [pē] et [pā]) d'une part, et *faits relevant de la différence ou distanciation* (par ex. [pā] s'opposant à [pan] d'autre part. Ainsi la différence relevant de la divergence entre [ē] réalisé [an] au Sud, ou *Voyelle* + *j* au Nord inclue une marge de variance convergente en ce qui concerne les variantes interférentielles *Voyelle* + *j* ([ē]), [ēj], [ōj], [āj], de la Guérimière à l'Herbaudière) : entre les deux modalités *V* + *J* / *V* + *N* passe une *ligne de distanciation*, concept proche de l'isoglosse de la dialectologie structurale du point de vue linguistique, et concept à charge socioculturelle et ethnique, outre que linguistique, du point de vue des usagers (ex. la remarque d'un informateur du Vieil : "y a que les ânes pour dire [an]"). Il s'agit dans ce cas d'une rupture ressentie par les usagers dans le continuum dialectal, fait différentiel jugé irréductible, non susceptible d'unification linguistique, stéréotype ou *topos linguistique* de différenciation intercommunautaire.

Ceci illustre les notions de différence et de divergence, de distanciation. Qu'en est-il de la variance et de son continuum de pertinence ou de socialisation dans la conscience linguistique ? Les faits *variants* ou "démarcatifs" – mais non pas "démarcatifs", selon le degré de pertinence qui leur est attribué localement – peuvent relever de la *convergence* en tant qu'allophones spatiaux non fléchés par la conscience linguistique : par ex.,

la glotalisation de -r final à Barbâtre, et surtout la Fosse (NB =>) : [marf'era] vs [marf'e:r] ailleurs ou [marf'eir] (la Guérimière seulement) = "marcher", en position tonique). Les faits variants à un niveau global peuvent aussi relever en plusieurs points de la *divergence* (cf. 1.4.), dont la pertinence est conditionnée par la variabilité de la grille de perception psycho- et sociolinguistique, principe énoncé précédemment : par ex. l'occlusive dentale sourde + i, mate à Barbâtre mais stridente (afriquée) à la Fosse. Les deux variantes ne s'opposent que dans la conscience linguistique de ces deux communautés contiguës et liées par la variable [an] dont il a déjà été question. Dans ces deux localités, on sait que les uns disent [la tiât], les autres [a tjiât] = "ils crient, piaillent". Notons au passage que la caractérisation des stridentes de la Fosse par les usagers de Barbâtre en termes de "titance" ou "piaillage" n'est pas sans rappeler l'usage du terme "stridentes" en phonologie. On pourrait multiplier de façon impressionnante – mais encore impressionniste – les exemples de convergences entre métalangage "scientifique" et métalangage "local". Toujours est-il que ce contraste mates/stridentes n'est pas jugé pertinent ailleurs. Quelques kilomètres plus haut, on ne s'occupe plus de répertorier la variation dialectale entre Barbâtre et la Fosse : le fléchage des faits différentiels porte sur des faits diasystémiques de plus grande extension, et principalement contre ces deux mêmes villages du Sud.

Enfin, de l'ordre de la variance dont la divergence n'est pertinente que pour le linguiste ou dans le cadre de subdivisions dialectales non unanimes telle celle citée précédemment (variable t + i), de nombreux faits variants peuvent passer inaperçus en dépit de leur importance selon les critères de la géolinguistique ou de la sociolinguistique, ainsi la variante interférentielle [j] pour [ʃ]. Bien que cette évolution interférentielle soit spectaculaire dans toute l'île entre la génération des 60-80 ans et les plus jeunes, hormis à l'Epine, elle ne fait l'objet d'aucun commentaire¹⁴. Cette dernière forme de variance, convergente du point de vue des usagers, mais divergente du point de vue du dialectologue, s'apparente à la notion de *bruit* dans la théorie de la communication. Il convient cependant de ne jamais considérer ces données comme acquises, des compléments d'enquêtes auprès de nouveaux informateurs ou des méthodes diversifiées d'investigation de la conscience linguistique pouvant toujours faire apparaître des nuances, des degrés de présence cognitive de la variation, ou des hiérarchies de socialisation, de pertinence sociolinguistique. Le testage des phénomènes de filtrage de la conscience linguistique en fonction du degré de pertinence socioculturelle et de la grille de perception de dialectalité demande une méthodologie spécifique, qui n'est d'ailleurs pas inconnue de la dialectologie (cf. X. Ravier, 1965 et 1973).

Ceci nous conduit donc à aborder les représentations locales de la variation dialectale de manière plus détaillée.

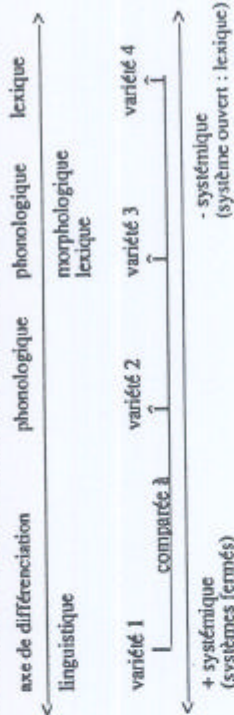
4. Plans de variation retenus par la conscience linguistique

4.1. Le contexte diasystémique

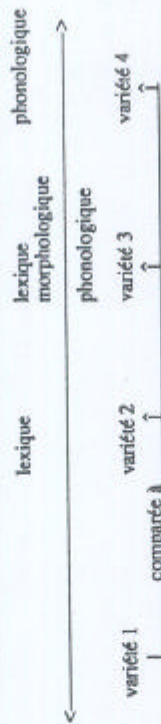
A Noirmoutier – contrairement à la Haute vallée du Ger étudiée par J.-C. Dinguard – les paramètres relevant des différents plans du système linguistique, principalement la phonologie, dominent dans les représentations locales de la variation dialectale : “ils ont pas le même accent”, “c’est pas la même expression du mot”, “ils prononcent pas pareil”. Le paramètre prosodique est présent : à la question : “qu’est-ce que tu veux dire par “accent” ?” deux informatrices de la Guérimière ont répondu, en ciblant le parler de l’Epine : “ils chantent plus, ou ils appuient plus... Ils volent quand ils te parlent : ils te parlent comme s’ils s’envelopaient au ciel”. Ce métalangage flèche probablement deux phénomènes supraségmentaux de deux ordres : tessiture vocale et schémas rythmiques.

A l’appui du critère “fait de tessiture”, je citerai l’opinion unanimement partagée dans l’île qui veut que les épinerins “aient le verbe haut” : “ils braillent, ils parlent fort”. On peut effectivement noter chez la plupart des locutrices insulaires une tendance à opérer de brusques changements d’oc-taves à l’intérieur de séquences prosodiques, mais il semble s’agir là d’un phénomène en aucune manière limité à l’Epine, et uniquement féminin qui demanderait d’ailleurs une analyse détaillée (règles de variation des registres de voix en fonction de l’énonciation). En ce qui concerne la rythmique, le parler épinerin, et particulièrement la variété bossérine présente en effet une nette rupture avec les schémas rythmiques des autres variétés : variation de l’isochronie des clauses rythmiques, de la répartition des pauses en cours d’énonciation, des schémas tonaux¹⁵. Le métalangage local distingue les parlers selon les critères + rapide, + trainant, + appuyé¹⁶, certains informateurs établissent des recoupements entre parlers traversant la quadripartition présentée plus haut, sur la base de ces critères prosodiques. Ainsi, une jeune informatrice de la Guérimière qui regroupe variétés guermérine et “vilandois” (Noirmoutier-en-île) opposables du point de vue de l’intonation à toutes les autres. Ceci pour insister sur la diversité des critères structuraux retenus localement. Dans ses analyses du plan phonologique, la conscience linguistique peut mettre en œuvre des degrés d’abstraction d’ordre supérieur¹⁷ : ainsi ce locuteur du Vieil, agriculteur-pêcheur de 60 ans qui distingue la marque [aj] de participe passé des deux autres variantes + fermées, étirée ou arrondie de l’Herbaudière et de l’Epine : “nous on dit [erɛtaj], eux disent [erête] ou [erêθ], mais [erête] ou [erêθ], c’est la même chose, tandis que nous, c’est [erɛtaj], c’est pas pareil !”. On retrouve là la notion de *ligne de distanciation* (isoglosse définie selon des critères structuraux, énoncée plus haut). D’où l’emploi d’un métalangage complexe du point de vue énonciatif tendant à établir des gradations de pertinence de la variation, de la variance à la différence : “c’est pareil, si tu veux, mais c’est pas le même pareil”, “y a une petite différence, mais c’est pareil”.

Les principaux critères d’identification (niveau ethnolinguistique), ou de différenciation (niveau métalinguistique) retenus par la conscience linguistique sont d’ordre phonologique, mais la morphologie, la syntaxe et le lexique sont aussi évoqués à des degrés divers, selon la distance entre le parler de référence (celui de l’informateur) et le parler ciblé. On observe une progression distanciale du type :



Nulla part dans l’île apparaît une dynamique métalinguistique du type :



On assiste donc dans le déroulement de ce discours à une progression du + au - systématique qui accompagne la distance géographique : plus le parler est voisin, plus ses ruptures par rapport au diasystème grammatical (en l’occurrence, phonologie et morphologie) sont connues ; plus le parler est éloigné et plus il se caractérise par des faits lexicaux, non grammaticaux¹⁸, isolés par dessus une variance phonologique forte : cette dynamique est patente en ce qui concerne par ex. le positionnement de la Fosse vis-à-vis de Barbâtre (2 kilomètres : 3 variables phonologiques importantes fléchées) et de l’Epine (7 kilomètres : aucune variante phonologique fléchée, contre une dizaine de faits différentiels lexicaux, ou de distance phonologique réduite à des paradigmes lexicalisés).

Les schémas présentés supra sont évidemment variables pour chaque locuteur, en fonction de sa biographie : inter-mariages, réseaux complexes de relations familiales ou de solidarité à l’intérieur du groupe socio-professionnel ; autant de facteurs permettant la réduction de la distance géographique, psychologique et linguistique à l’intérieur d’un espace insulaire réduit. Toutefois, certains parlers, dont le déterminisme géographique a favorisé l’isolement des populations, tels ceux du Vieil et de la Fosse, aux pointes Nord et Sud de l’île, sont généralement moins connus des autres îliens au-delà d’un périmètre de 2 à 4 kilomètres.

4.2. Le contexte diglossique¹⁹

Dans le cadre théorique proposé plus haut, qui retient la situation de contact de langues avec la langue "commune" ou variété standard comme paramètre essentiel, on pourrait proposer le classement suivant des faits différentiels cités :

• doublets ou paires diglossiques :

soit - parler de référence : lexème ou forme considéré "plus français"

- parler ciblé : lexème ou forme considéré "plus patois"

ex. - poupée (V.1)²⁰ vs catin (V.4)

- [gat'øʃ] (V.1) vs [molet] = un gâteau

- mantè (V.1) vs mantu (V.3) = monté (part. passé)

- fourche (V.7) vs forche (V.4)

- soulier (V.1) vs [solèr] (V.3)

- [pøʃ] (V.3) vs [pan] (V.1-2)

La référence au registre du français commun est toujours plus ou moins explicite.

• doublets dialectaux : deux formes dialectales opposables au français commun contrastant localement :

- [la pu'aj] (V.3) vs [la pu'et] (V.5) = le poineau

- [la fr'e] (V.3) vs [la fr'aj] (V.6-7) = la pelle étroite pour bêcher

dans les terrains sableux

- [eiv] (V.3) vs [eow] (V.4) = eau

• faits en isolat : "Ils disent ça, c'est typique, ça ne se dit pas ailleurs" : il s'agit le plus souvent de faits à forte charge stéréotypante (interjections, jurons, faits non systémiques liés à la caractérologie locale) :

- oh titi ! (V.2)

- mantianne ! (V.2)

- [øʃ] (V.4)

En revanche, un fait structural isolé tel que [e] final libre > [ø] à l'Épine fait moins l'unanimité dans les représentations. Il y a là rupture nette entre le point de vue dialectologique et le point de vue des représentations métalinguistiques locales, puisqu'intervient avec force la dimension caractérologique et la fonction de typisation ethnique au détriment des critères linguistiques objectifs.

• Faits de distribution spatiale équivoque : il s'agit de faits dialectaux plus ou moins obsolètes, localisés de manière vague, dont la présence dans leurs propres performances peut passer inaperçue pour les informateurs. La dialectalité vis-à-vis du français commun est marquée, mais la socialisation apparaît variable, hypothétiquement localisée dans les représentations. C'est le cas des unités énonciatives affirmatives et négatives *vère* (= oui, confirmatif) et *nanni* ([nãni] = non, infirmatif). Il se

peut dans ce cas que la fonction énonciative complexe de ces unités, non réductibles à un traitement binaire immédiat, fasse écran à leur traitement par la conscience linguistique. Il importe de ne pas sous-estimer ce type de variables équivoques, ou les erreurs d'évaluation des locuteurs sur leurs propres performances : la question se pose de savoir quels types de procédés cognitifs sont mis en œuvre dans leur traitement au niveau des représentations métalinguistiques.

Distinguons pour le moment deux niveaux de représentations métalinguistiques :

5. Représentations ethnolinguistiques et compétence identificatrice

5.1. Niveau des représentations ethnolinguistiques

Il s'agit du discours accessible par enquête semi-directive sur la base d'un questionnaire, tel que celui proposé en Annexe 2. C'est le plan de plus large socialisation, attestant un fort degré de récurrence, et un enracinement plus ou moins étendu dans la tradition orale (cf. les "blagues ethniques" ou "beotiana" afférentes, v. C. Bromberger, 1986 et D. Abry-Delafay, 1986). Ce champ relève de la problématique ethnotextuelle de la construction d'identité (cf. J.-C. Bouvier et alii, 1980), mais aussi de l'ethnométhodologie et de la sociologie de la "présentation de soi" (cf. E. Goffman, 1973), en ce qui concerne les relations entre substance linguistique formalisée au niveau des représentations et sémantisation du contenu dans le contexte d'enquêtes. Ainsi, le consensus de la majorité des insulaires pour expliquer la dialectalité "aberrante" de Barbâtre par un hypothétique peuplement de ce bourg par des peuplades "barbares" en des temps reculés. Cette stratégie discursive permet de gommer le souvenir de causes plus récentes et dramatiques à la distanciation linguistique : le repeuplement de la pointe Sud de l'île par des populations originaires du littoral maraichin à la suite des massacres perpétrés par les républicains en 1793. Le sentiment de solidarité du groupe de pairs insulaires à l'époque contemporaine s'en trouve saisi, et l'explication a posteriori s'interpoie sans heurt avec le type d'explications déterministes rendues familières par les vieux manuels scolaires (en caricaturant : "nos ancêtres les Gaulois, leurs ancêtres les Barbares").

5.2. Compétence identificatrice

Aptitude au repérage géo- et sociolinguistique de l'interlocuteur en fonction d'un ensemble de traits variants ou différentiels permettant l'identification. On peut supposer le répertoire de traits linguistiques mis en œuvre bien plus vaste qu'au niveau représentational. Les simulations en présentent certains acquis, qui n'apparaissent pas dans le discours métalinguistique sollicité par un questionnement semi-directif. Plusieurs approches sont possibles :

- questionnement directif par suggestion ou induction : "utilisez-vous ce mot ?", "prononcez-vous de telle ou telle façon ?", "où

dit-on ce mot ou cette forme ?" (cf. la problématique des "données négatives ou "aréologie en creux" établie par X. Ravier, 1965) ; - testage de l'intercompréhension (cf. X. Ravier, 1973), tests de localisation/identification par audition de montages sonores (cf. K. Hameyer, 1979), de phrases filtrées en laboratoire ne retenant que le plan suprasegmental, test de traduction interdialectale de phrases-type.

Commentaires

Au terme de cette présentation des données disponibles sur les représentations ethno-linguistiques et la compétence identificatrice dans une île d'Océanie, il semble que les notions de *stéréotype*, *marqueur* et *indicateur* issues de la dialectologie urbaine ou "sociolinguistique co-variationniste" perdent de leur efficacité en domaine rural d'Océanie, dans le cadre socioculturel de communautés historiques, dont les langues dites "vernaculaires" ne sont pas seulement des outils de communication - ou de démarcation -, mais aussi des *constructions symboliques* porteuses d'histoire et d'identité. Qu'on se rappelle de l'introduction de cette communication, puisée dans la tradition orale et la biographie de Jean Michaud. Le signe linguistique dépasse sa simple fonction communicative pour devenir symbole, objet d'action, de défi, de rivalité ou d'alliance dans le champ social, voyager à l'intérieur du microcosme comme une capsule de bouteille de campagne autour du monde dans la poche d'un marin. Ainsi la variable [pan / van / budan] entre dans une constellation de jugements, de contes et d'anecdotes à fins identitaires. Le "morceau de signifiant" [an] est susceptible de se sémantiser par dérision, permettant d'affirmer que "ceux qui disent [an] sont des ânes" : "— as-tu [an] ?" — "as-tu [ø] ?". Nous avons constaté la puissance des liens entre stéréotypes linguistiques et stéréotypes caractériels, qui doit conduire le linguiste à prendre en compte, en plus de la distance géographique et linguistique, immédiatement observable, la distance psycho-sociale, la conscience ethnique et sociale des communautés. Ainsi, les anciens de la pointe Sud de l'île disent encore, lorsqu'ils vont au-delà de Barbâtre : "je vais dans l'île", comme s'ils constituaient un îlot, une île dans l'île²¹. La distance linguistique et psychologique entre les deux "îles mentales" est considérée localement comme maximale, accompagnant le clivage Nord-maritime/Sud-agricole. Marins et agriculteurs de l'île se considèrent comme deux groupes distincts par les "mentalités" - ou système de valeurs - et les modes de vie. Ces contrastes sont symbolisés au niveau des représentations par une gamme de stéréotypes linguistiques et caractériels repris et institués par la tradition orale²².

Dès lors, on peut supposer que chaque sous-unité dialectale définie par les représentations ethno-linguistiques tendra à orienter son *mouvement linguistique*²³ sur deux axes : loyauté envers les traits identi-

ficateurs et porteurs d'identité (ainsi, le guerrier n'aura que faire d'abandonner son accent "trainant", même s'il lui vaut la remarque lancinante "à la Gamééir, outant de tréirs que de pailléirs"²⁴, et distanciation envers les traits stéréotypés des variétés dialectales voisines. A ce mouvement linguistique endocentrique de positionnement géolinguistique (contexte diasystémique) s'ajoute un mouvement exocentrique, conditionné en partie par la diglossie (contexte diaglossique), qui pousse le système vers la distanciation et l'unification conjuguée. La distanciation [an]/[Ej] (ex. : "pain" = V.1 [p'an], V.3 [p'œj]) prélève du mouvement exocentrique, tandis que la variation interne à la classe variante [Ej] représentée par les variantes [œj], [øj], [áj], relève du mouvement endocentrique. Par voie de conséquence, la focalisation sur un inventaire de faits différentiels *institué* par la tradition orale laisse filtrer un ensemble de faits variants moins sujets au contrôle social, phénomène qu'on pourrait appeler "effet de voilage". Autrement dit, le stéréotype peut agir comme arbre cachant la forêt, élargissant ainsi la marge de tolérance du système vis-à-vis des innovations. Cependant, cet effet pourra toujours être contrebalancé sur le plan interférentiel, de façon variable selon le caractère plus ou moins "étiologique" ou "étiologique"²⁵ et le degré de dialectalité du phénomène en cause : ainsi, sur le plan de la phonétique, le caractère endémique et régressif de la glotalisation de -r final sous accent tonique à la Fosse et Barbâtre : [mar'érø] [i v t dz'érø]²⁶. Le fait que ce phénomène ne fasse l'objet d'aucun commentaire de la part des usagers, aurait pu en favoriser la résistances. Cependant, le caractère étranger au phonétisme du français commun de ce mode d'articulation ainsi que son caractère par trop "-étiologique" le condamne à court terme. Il en va de même pour [ʎ] progressivement évincé par [j] sur l'axe temporel, d'une génération à l'autre, sauf à l'Épine. Par ailleurs, le principe de "loyauté linguistique"²⁷ va permettre dans certains cas la résistance, voire l'expansion systématique d'un trait dialectal par extension analogique ou spontanée de sa distribution dans de nouveaux paradigmes, par le biais de l'effet de voilage ou par intention différentielle, relevant de la construction d'identité²⁸. Ainsi, la tendance déjà mentionnée à la béfémalisation de [e] libre en finale absolue à l'Épine²⁹, "topos dialectal"³⁰ d'un parler qui a accepté sans complexe son statut de noyau dur de dialectalité dans l'île. Cette variable n'est pas sujette à un stéréotypage aussi unanime que le topos dialectal -an # de Barbâtre, puisque les représentations ethno-linguistiques tendent à focaliser principalement le plan suprasegmental et un fait d'isolat d'ordre lexical. La distribution de [ø] en contraste diasystémique avec [e] a donc d'autant plus loisir de s'étendre, comme en témoignent les formes l'attestant en syllabe fermée et dans des paradigmes verbaux : [in vœʎfam], [les œʎ] ; [vu vu desidjø], [jærw] = *une vieille femme, les yeux [œʎ] ailleurs, vous vous déidez, j'irai*.

Signalons encore un fait capital qui distingue la problématique du changement linguistique en dialectologie urbaine et en dialectolo-

gie rurale dans le contexte français : la dynamique de résistance / assimilation du vernaculaire senti comme langue historique, de par son profond enracinement dans l'espace local (encore pour les anciens d'aujourd'hui, le patois est "la langue de nos anciens"), et de par son caractère de langue du groupe de pairs, lequel se définit à travers une expérience vécue et l'adhérence à un certain mode de vie et système de valeurs commun. Le *covert prestige* du dialecte³¹, langue du groupe de pairs défini par l'éthos paritaire fondé sur une idéologie locale des rapports sociaux, de la morale, du regard sur le présent et sur le passé, œuvre en faveur de la résistance des systèmes dialectaux, et module les processus d'assimilation par le biais de l'interférence. Ajoutons que le concept encore bien vague de *francisation*, qui sous-tend une forme de décadence, a longtemps faussé le regard des dialectologues sur leur objet : la recherche des "dialectes purs" s'apparente à une quête du Saint Graal, et rejette le processus d'élaboration linguistique hors du champ d'investigation. Partant, la dialectologie rurale s'interdit d'apporter une indispensable contribution à la sociolinguistique et à la linguistique générale. Pour terminer avec notre problématique des distances, abordons maintenant un aspect de la distance diglossique dans l'île : l'hypothèse d'un continuum linguistique allant du dialecte d'Oïl au français commun en passant par le français régional, avec un éventail de registres interférentiels, tels que les a définis P. Encrevé (1967) participe d'un certain degré d'abstraction. Du point de vue des locuteurs, cette distance progressive, bien que conscientisée unanimement ("le patois, c'est pas une langue, comme le breton, puisque tu peux arriver à le comprendre assez facilement sans l'apprendre"³²), apparaît dans les pratiques langagières et discursives comme secondaire vis-à-vis du postulat sociolinguistique de distance diglossique déterminant les comportements langagiers quotidiens, les locuteurs distinguant avec une extrême précision les deux registres : le discours rapporté refuse de traduire en dialecte un énoncé entendu — ou supposé tel³³ — en français. Dans le cas contraire, la citation sera toujours introduite par un aparté : par ex. [a nu dize çø/laj/me à frase]³⁴. Les code-switchings peuvent évidemment être très nombreux au cours d'une journée, selon la situation et l'interlocuteur ou le thème de conversation, mais le "mélange" interférentiel à l'intérieur d'une même unité communicationnelle entre dialectophones ne passe guère inaperçu, et se voit généralement sanctionné par des remarques. Les anecdotes sont innombrables à ce sujet : "comment j'ai rabattu le caquet à un/une telle qui s'est mis à me parler français, qui voulait faire des manières". On retrouve là l'idéologie paritaire, qui règle de façon omniprésente les relations sociales et obsède littéralement les liens : "ne pas être fier", "ne pas faire de manière", sans quoi on s'expose à la réprimande et à une incontrôlable série d'anecdotes sur son compte. Ces règles de comportement sont généralement partagées par les générations au-dessus de 50 ans, mais leur force de coercition s'atténue ou s'annule chez les plus jeunes.

On ne sera guère surpris de constater que cette distance diglossique omniprésente dans la vie langagière des îliens n'implique nullement une justification métalinguistique. La distance linguistique dialecte-français passe pour un fait acquis, tout comme la distance dialectale île-continent, et ne requiert par conséquent aucun commentaire. Pourtant, nous l'avons vu, une grande partie du discours sur la variation locale est conditionnée par la diglossie (cf. les "doublets diglossiques"). Mais il n'existe pas dans l'île de discours institué, riche d'une batterie de variables à la disposition de l'"étranger" sur la distance dialecte-français commun. En revanche, comme nous l'avons vu, les représentations de la variation géolinguistique locale font partie intégrante de l'identité locale et de la tradition orale. Ici comme dans la haute vallée du Ger étudiée par J.-C. Dinguirard il existe une certaine philosophie du langage, de fonction intégrative au sein de la communauté, et démarcative vis-à-vis du français. Car c'est peut-être plus au sujet de l'opposition diglossique dialecte-français qu'il conviendrait d'employer la notion de démarcation, de connotation conflictuelle³⁵. La dialectologie a déjà abordé la problématique des "réactions du sujet parlant" (cf. M. Vulpe, 1971 ; J.-P. Chauveau, 1977, P. Brasseur, 1978), à partir d'observations recueillies en cours d'enquête d'atlas. Une approche plus résolument sociolinguistique, sur la base de questionnaires semi-directifs, et soucieuse de réduire la distance psychosociale entre enquêteur et enquêté (dont les effets peuvent facilement conduire à fausser l'ensemble des données et des conclusions), serait souhaitable.

L'étude du français régional et de sa variation géolinguistique appartient à un deuxième plan d'analyse dialectologique, indispensable pour une compréhension en profondeur des représentations ethnolinguistiques ou méalinguistiques ainsi que de la nature des mouvements linguistiques locaux. Signalons que dans l'île, ce deuxième plan de dialectalité, pourtant indiscutablement présent, n'est aucunement commenté par les usagers. En revanche, les insulaires de l'île d'Yeu déclarent percevoir cette dialectalité : "à Noirmoutier, non seulement ils ont un accent quand ils parlent patois, mais même quand ils parlent français ils ont encore un accent"³⁶. Cette dialectalité du français local est pourtant le produit d'un travail sur la langue, d'une élaboration linguistique tendant à la réduction de la dialectalité "historique", à la neutralisation de la distance linguistique dialecte-français commun. C'est sur ce plan que le dialectologue pourra utiliser les outils d'analyse de la sociolinguistique covariationniste, et non sur le premier, celui de la variation diastématique, qui relève d'une sociodialectologie dont le cadre méthodologique reste à établir en domaine d'Oïl. Dans ce but, il importe à mon sens de tenir compte de la typologie de l'aire dialectale étudiée dans le contexte diglossique local : dialecte plus ou moins socialisé, revendicatif ou démissionnaire, plus ou moins stratifié entre générations³⁷, et surtout des représentations socioculturelles, des sys-

èmes de valeurs, des modes de vie et des interactions des acteurs sociaux et linguistiques à l'intérieur des réseaux d'échanges et de communication (analyse des réseaux de solidarité ou de concurrence des groupes professionnels ou des groupes d'intérêt, les changements sociaux et économiques locaux). A travers les représentations psychologiques des sujets, il s'agit de comprendre la dynamique d'interactions entre mouvement linguistique et mouvement social, autrement dit l'élaboration communautaire. C'est pourquoi le discours des sujets sur la variation dialectale, la diglossie, les permanences et les changements sociaux et économiques locaux méritent la plus grande attention dans le cadre d'une étude dialectologique de visée interprétative.

Car, pour finir, qu'il me soit permis de citer une phrase lourde de sens qui revient souvent dans la bouche des gens de l'île : "nous n'avons pas d'instruction, mais nous avons l'intelligence ; nous ne vivons pas dans la théorie, mais dans la pratique".

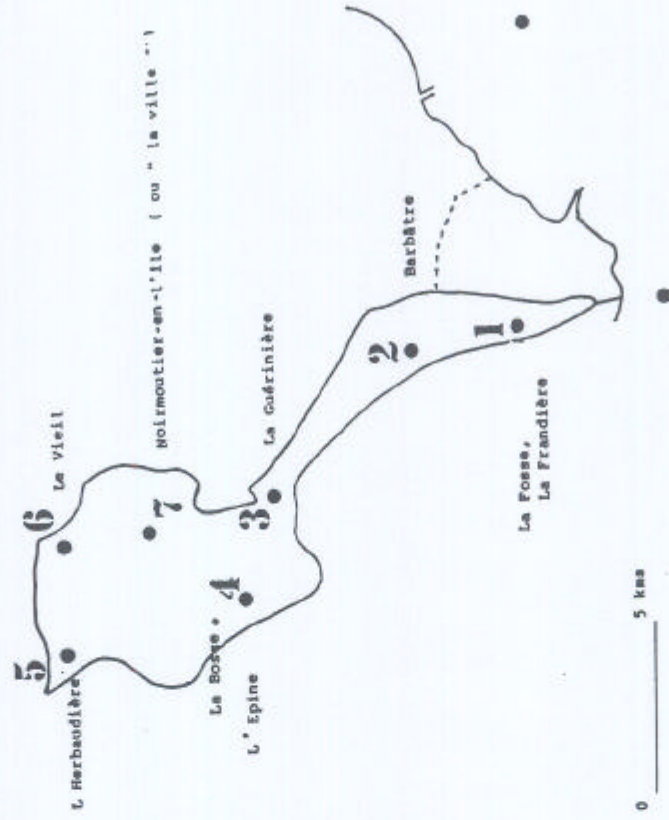
NOTES

- (1) Récit recueilli auprès de Jean Michaud, marin de commerce, 54 ans, le 31/01/86, la Guéridière. Enregistrement déposé à la Phonothèque Nationale, cote Sb 2/11209-I.
- (2) Voir la position linguistique des îles politevines dans les cartes synthétiques de l'A.L.O. réalisées par J. Laguenneau, 1987.
- (3) Cf. J.-L. Léonard, 1984.
- (4) Voir Jean-Léo LEONARD, *Démarcation linguistique, conscience de la variation dialectale et dialectologie du locuteur*, mémoire de DEA, Université de Provence, 1987, 210 p., dirigé par J.-C. Bouvier. Copies disponibles auprès de ETUDERIES, 3 ter, rue P-Rambaud, 85000 La Roche-sur-Yon.
- (5) Les termes "stéréotype", "marqueur", "indicateur" sont repris, légèrement modifiés, à W. Labov (1976).
- (6) "Ah, ma canne aimée, mon bec sucré, viens boire un petit café, y avait si longtemps que je t'avais pas vue".
- (7) On notera le caractère masculin de cette remarque, énoncée par un homme, qu'il impose de replacer dans le contexte de "masculinisation" du fait dialectal depuis l'après-guerre, cf. la problématique sexolectale de P. Trudgill, 1972.
- (8) Cf. A.-P. Cohen, 1982.
- (9) Cf. la problématique de l'unification linguistique de l'espace dialectal développée par J.-C. Dinguirard.
- (10) Cf. la problématique de W. Labov, 1978.
- (11) Pour reprendre les termes de la définition de la double fonction du dialecte proposée par J. Seguy (1973).
- (12) Cf. en ce qui concerne l'aspect géolinguistique de cette hypothèse les travaux de W.-A. Grootaers et Y. Masc.
- (13) Cf. U. Weinreich, 1953 et 1957.
- (14) Notons cependant que ce fait variant figure comme fait différentiel du type marqueur dans les représentations métalinguistiques de quelques informateurs de la Fosse (N), vis-à-vis de Barbâtre (JJ), selon le principe énoncé en 1.4. et la "grille de perception de dialectalité" (1.5).
- (15) On aborde ici la problématique de la variation géolinguistique du plan supra-ségmental, domaine encore très peu exploré en dialectologie, voir cependant F. Carton, 1982, 1983 et F. Carton et alii, 1983.
- (16) Cf. en domaine africain les données métalinguistiques locales présentées par G. Calame-Griaule, 1956.
- (17) Cf. E. Sapir, 1933.
- (18) Ou faits de "systèmes ouverts", cf. pour cette notion J.-L. Fossat, 1978.
- (19) La formule "contexte diatopique", qui ferait pendant à la "dialectal", serait sans doute préférable.
- (20) Les abréviations V.1, V.2, V.3, etc. renvoient aux *Variétés dialectales localisées* d'après la carte n° 1. V.1 = la Fosse, V.2 = Barbâtre, V.3 = la Guéridière, V.4 = l'Epine, V.5 = l'Herbaudière, V.6 = le Vieil, V.7 = Noirmoutier-en-l'île.
- (21) On trouvera une rapide présentation de l'espace sociolinguistique insulaire et de ses clivages dans J.-L. Léonard, 1984.
- (22) Cf. en domaine gascon les remarquables matériaux ethnolinguistiques et les analyses présentées par J.-C. Dinguirard, 1975.
- (23) Cf. J.-C. Dinguirard, 1975 : 490-500.
- (24) "A la Guéridière, autant de muets que de pailliers".
- (25) Cf. K.-L. Pike, 1954-1960.
- (26) *Marcher, je vais le dire*.
- (27) Cf. J.-A. Fishman, 1966.

ANNEXES

Carte n° 1

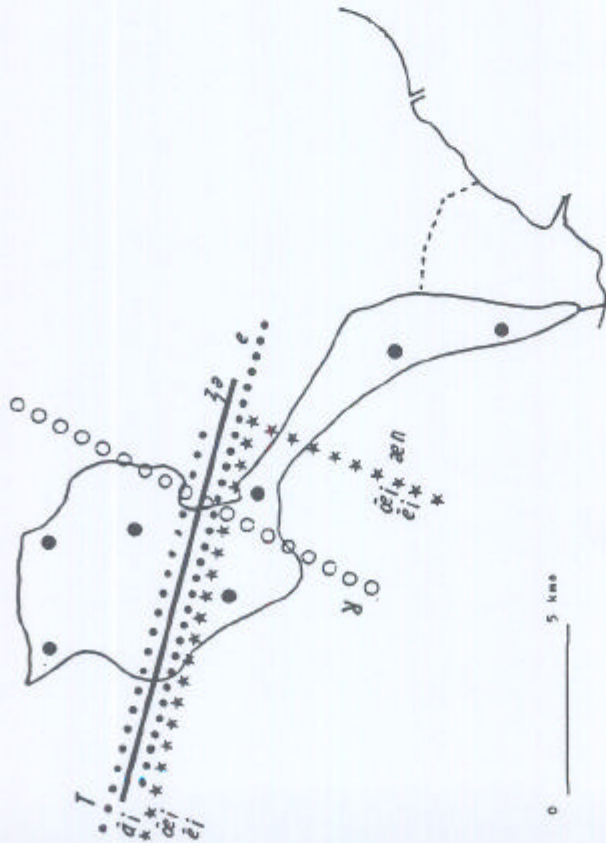
Ile de Noirmoutier, points d'enquêtes



- (28) Autrement dit, la communauté linguistique, bien que consciente du stéréotypage ou de la "stigmatisation" d'un trait de son parler refuse d'autant plus de s'en défaire que la charge symbolique de celui-ci est forte. C'est le cas du trait *-σ + n #* à Barbâtre, qui ne semble pas attester de recul entre les locuteurs âgés et les plus jeunes (40-50ans), contrairement à la glottalisation de *-r #*, fait variant, apparemment totalement absent de la conscience linguistique.
- (29) Soit [-ε] > [-ø] : ex. [in fœ] = une fœe, [š let] ~ [du lœ] = un lit, ailleurs [in fe], [š let] ~ [du le].
- (30) Ou lieu, point du système "médiatisé", sémantisé par la conscience linguistique et la tradition orale. On se souviendra par ailleurs de la phrase de R. Barthes : "Une impitoyable topique règle la vie du langage, le langage vient toujours de quelque lieu, il est topos guerrier", dans *Le plaisir du texte*, Seuil, 1974, cité par V. Rusu, 1984 : 279.
- (31) Cf. P. Trudgill, 1972.
- (32) Discours riche d'implications diglossiques qui mériterait un développement particulier.
- (33) Cf. R. Lafont, 1986.
- (34) "Elle nous disait ça, elle, mais en français".
- (35) Cf. La notion de diglossie conflictuelle de l'équipe dirigée par R. Lafont et P. Gardy, en sociolinguistique occitane, voir notamment R. Lafont, P. Gardy, 1981.
- (36) Propos d'un marin-pêcheur de l'île d'Yeu, âgé de 50 ans.
- (37) Voir à titre d'exemple la typologie proposée par G. Taverdet (1973) pour la Bourgogne.

Carte n° 2

Quelques isoglosses



- i / je pronoms personnels 1^{re} et 4^e personne
- voyelle antérieure mi fermée arrondie (Sud) / non arrondie. Ex. dans faucille, ligne, fille :
Nord = [fɔsɛj], [lɛn], [fɛj]
Sud = [fusœj], [lœn], [fœj]
- * * * * * voyelle antérieure nasale
- ○ ○ ○ ○ [uvulaire / apical]
- série d'occlusive finale sourde (checking) plus étendue au Nord. Ex. : [lɔ pɔot], [ɛ knart] = le port, un canalard

Questionnaire sur la dialectologie "subjective"

Statut ou nature du dialecte

- Pour vous, le patois, c'est quoi
- une langue
 - du français "déformé"
 - du vieux français
 - autres

Variation géolinguistique

- Combien y a-t-il de parlers différents dans l'île ?
- Qu'est-ce qui caractérise surtout votre parler par rapport aux autres ?
- Qu'est-ce qui caractérise les autres parlers (en détail, chacun des parlers isolés par le témoin à la question supra)

Faits phonétiques (si possibles)
lexicaux
morphologiques
syntaxiques
prosodiques

- Y a-t-il un "accent" différent pour chaque parler différent ? Qu'appellez-vous "accent" ? Tentez de donner une définition à ce terme ; qu'est-ce qui caractérise les divers accents de l'île ?
- Quel serait le parler "le moins français" (le plus dialectal) de l'île ? Pourquoi ?

- Votre parler est-il plus dialectal qu'un autre ? Pourquoi ?
- A quelle aire linguistique rattachez-vous votre parler d'autres parlers de l'île

- En quoi votre parler ou d'autres parlers de l'île diffèrent de parlers du continent, et lesquels ?
- Quels sont les parlers du continent qui rappellent le plus ceux de l'île ou certains parlers de l'île ?

- Y a-t-il intercompréhension pour tous les parlers de l'île ?
- Intercompréhension avec les parlers du continent, et lesquels ? A partir d'où cessez-vous complètement de comprendre ? Qu'est-ce qui gêne le plus la compréhension dans les parlers du continent ?

- Qui comprend l'autre le plus facilement : les gens de l'île ou les gens du continent ?
- Comment expliquez-vous l'origine possible de ces différences entre parlers de l'île parlers de l'île et du continent du continent

- A avec quels autres parlers de l'île

avez-vous le plus de contacts, c'est-à-dire lesquels entendez-vous le plus souvent et à quelles occasions aujourd'hui

- A propos de votre parler d'autres parlers

- connaissez-vous des phrases typées (de tradition orale) qui les caractérisent : ex. pour le parler de la ville "J'allis, j'allois le long de ches maroîs"
- Se moque-t-on dans les autres villages de votre parler ? A propos de quels traits ? Qu'est-ce que les gens des autres villages disent en général sur votre manière de parler ?
- Vous moquez-vous de parler voisins, desquels et pourquoi ?
- Y a-t-il des traits caractéristiques de votre parler (des mots, des façons de prononcer, un accent) qui se perdent ? Dans quel village ces mêmes traits, si ils sont partagés, se conservent ?
- Y a-t-il des formes de votre patois que vous essayez d'éviter et pourquoi ?

Variation sociolinguistique

- Remarquez-vous dans votre village des différences entre le parler des jeunes et des vieux des hommes et des femmes
- Lesquelles et pourquoi ?
- Quand vous entendez un jeune parler patois, qu'est-ce qui vous frappe le plus ? Si il ne parle "pas vraiment" patois, c'est-à-dire qu'il mélange avec le français ou qu'il n'a pas l'accent, le lui faites-vous remarquer ? Quelle est sa réaction ?
- Y a-t-il des différences entre le patois des agriculteurs des marins des ouvriers des commerçants
- Lesquelles ? Comment l'expliquez-vous ?
- Si vous remarquez des différences entre parler des hommes et des femmes ou jeunes / vieux, ou agriculteurs / pêcheurs, etc... vous semble-t-il que certains de ces parlers diffèrent de votre village se rapprochent de tel ou tel autre parler voisin, lequel ou lesquels et en quoi ? Comment l'expliquez-vous ?

BIBLIOGRAPHIE

- ABRY-DEFAYET (D.),
1986 "Espace des contes entre clochers, le réseau de la moquette narrative autour d'un foyer de béotiens : Les Gets (Haute-Savoie), in *Cahiers de Littérature Orale*, 20, pp. 41-71.
- BOUVIER (J.-C.), BREMONDY (H.-P.), JOUTARD (P.) et PELEN (J.-N.),
1980 *Tradition orale et identité culturelle, problèmes et méthodes*, Paris, éd. du CNRS.
- BRASSEUR (P.),
1978 "Aspects de la conscience linguistique en Normandie (d'après les enquêtes de l'ALAN", in *Gardin et alii*, 1980, pp. 167-180.
- BROMBERGER (C.),
1986 "Les blagues ethniques dans le Nord de l'Iran, sens et fonctions d'un corpus de récits facétieux", in *Cahiers de Littérature Orale*, 20, pp. 73-101.
- 1988 "Comment peut-on être Raïti ? Contenus, perceptions et implications du fait ethnique dans le Nord de l'Iran", in *Le fait ethnique en Iran et en Afghanistan*, colloque CNRS, Paris, éd. du CNRS, pp. 89-107.
- BUCHER (B.),
1980 "La vaillance et l'honneur, femmes et codes culturels dans une société rurale atlantique (Vendée)", in *L'Homme*, XX-3, pp. 3-31.
- CALAME-GRIHAULE (G.),
1956 "Les dialectes dogons", in *Africa*, pp. 62-72.
- CARTON (F.),
1982 "Intonation régionale", in *Atlas Linguistique et Ethnographique du Centre*, vol. 3, par P. Dubuisson, Paris, éd. du CNRS.
- 1986 "A la recherche d'intonations "régionales" : enquête en Lorraine, Nord, Champagne, Normandie, Centre", in *Actes du XVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes*, vol. 6, Aix-en-Provence, Jeanne Laffite et Université de Provence, pp. 249-257.
- CARTON (F.), ROSSI (M.), AUTESSERRE (D.) et LEON (P.),
1983 *Les accents des Français* (texte et cassette), Paris, Hachette.
- CHAUVEAU (J.-P.),
1977 "Mots dialectaux qualifiés de "vrais mots". A propos du français régional dans l'ouest (Nantais, Maine, Anjou)", in *Les français régionaux*, colloque de Dijon, Paris, Klincksieck, pp. 105-119.
- COHEN (A.-P.),
1982 "A sense of time, a sense of place : the meaning of close social association in Whasay, Shetland", in *Belonging. Identity and Social Organisation in British Rural Cultures*, collectif édité par COHEN, Manchester, Manchester University Press, pp. 21-50.
- DINGUIRARD (J.-C.),
1976 *Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger*, thèse d'Etat, Université de Toulouse-le-Mirail, 1975, Lille, Service de reproduction des thèses.
- ENCREVE (P.),
1967 *Problèmes de bilinguisme dialectal : la situation linguistique à Foussais (Vendée)*, thèse de 3^e cycle non publiée, Sorbonne.
- FISHMAN (J.-A.),
1966 *Language loyalty in the United States : the maintenance and perpetuation of non-english mother tongues by American ethnic and religious groups*, La Haye, Janua Linguarum, Series Maior XXI, Mouton.

- FOSSAT (J.-L.),
1978 "Eti des recherches dialectométriques sur le domaine gascon. Fonction maximale et fonction minimale du dialecte", in *Problèmes de la dialectologie suisse*, colloque édité par I. Werlen, éd. Universitaires de Fribourg, pp. 109-139.
- GOFFMAN (E.),
1973 *La mise en scène de la vie quotidienne*, t.1 : *La présentation de soi*, traduction française de *The Presentation of Self in Every Day Life*, Paris, éd. de Minuit.
- GROOTAERS (W.-A.),
1959 "Origin and nature of the subjective boundaries of dialects", in *Orbis*, VIII-2, pp. 354-384.
- 1963 "Les premiers pas à la recherche des unités dialectales", in *Orbis*, XII-2, pp. 361-380.
- 1964 "La discussion autour des frontières dialectales subjectives", in *Orbis*, XIII-2, pp. 380-398.
- HAMEYER (K.),
1979 "Determining the linguistic variables of interdialectal intelligibility", in *Lingua*, 49 : pp. 283-293.
- JAGUENEAU (L.),
1987 *Structuration de l'espace linguistique entre Loire et Gironde : analyse dialectométrique des données phonétiques de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Ouest*, thèse d'Etat, non publiée, Université de Toulouse-le-Mirail.
- LAFONT (R.),
1986 "Les performances effectives en situation de diglossie et l'idéologie du locuteur", in *Actes du XVIIe Congrès international de linguistique et philologie romanes*, vol.5, Aix-en-Provence, Jeanne Laffite et Université de Provence, pp. 305-306.
- LAFONT (R.) et GARDY (P.),
1981 "La diglossie comme conflit : l'exemple occitan", in *Langages*, 61, pp. 75-98.
- LADOV (W.),
1976 *Sociolinguistique*, traduction française de *Sociolinguistic Patterns*, Paris, éd. de Minuit.
- 1978 "Contraction, effacement et variabilité intrinsèque de la copule en anglais", in *ghettos noirs des Etats-Unis*, vol.2, traduction française de *Langage in the Inner City*, Paris, éd. de Minuit, pp. 7-86.
- LEDNARD (J.-L.),
1984 "Hypothèses pour l'étude de la variation dialectale dans l'île de Noirmoutier (Vendée)", in *Langage et société*, 30, pp. 61-92 (avec la collaboration de M. Lautou).
- 1987 *Démarcation linguistique, conscience de la variation dialectale et dialectologie (Vendée)*, mémoire de DEA, non publié, Université de Provence, CREHOP.
- MASE (Y.),
1964 "Une nouvelle tentative pour tracer les frontières subjectives des dialectes", in *Orbis*, XIII-2, pp. 356-373.
- MASSIGNON (G.) et HORIOT (B.),
1971 *Atlas Linguistique et Ethnographique de l'Ouest*, 3 vol., Paris, éd. du CNRS, 1954-1960.
- PIKE (K.-L.),
1954-1960 "Language in relation to a unified theory of the structure of human behaviour", in *Glendale*, Summer Institute of Linguistics.
- RAVIER (X.),
1965 "Le traitement des données négatives dans l'Atlas Linguistique et Ethnographique de Gascogne", in *Revue de linguistique romane*, 115-116, pp. 262-274.

- 1973 "L'incidence maximale du fait dialectal", in *Les dialectes romans de France à la lumière des Atlas régionaux*, colloque de Strasbourg, Paris, éd. du CNRS, pp. 43-56.
- RUSU (V.),
1986 "Décadence et prestige du dialecte dans le monde contemporain", in *Actes du XVIIe Congrès International de linguistique et philologie romanes*, vol. 5, Aix-en-Provence, Jeanne Laffite et Université de Provence, pp. 275-282.
- SAPIR (E.),
1933 "La réalité psychologique des phonèmes", in E. Sapir, 1968, *Linguistique*, traduction française, Paris, éd. de Minuit, pp. 165-186.
- SEGUY (J.),
1971 "La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale", in *Revue de linguistique romane*, 35, pp. 335-357.
- 1973 "La fonction minimale du dialecte", in *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, colloque de Strasbourg, Paris, éd. du CNRS, pp. 27-36.
- SVENSON (L.-O.),
1959 *Les parlers du marais vendéen*, 2 vol., Göteborg, Romanica Gothoburgensia VIII-2.
- TAVERDET (G.),
1973 "Patois et français régional en Bourgogne", in *Ethnologie française*, III, pp. 317-327.
- THIERS (J.),
1986 "Eplilinguisme, élaboration linguistique et volonté populaire, trois supports de l'individualisation sociolinguistique corse", in *Langages*, 83, pp. 65-74.
- TRUDGILL (P.),
1972 "Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich", in *Language in Society*, 1, pp. 179-195.
- VULPE (M.),
1971 "Commentaires métalinguistiques dans les textes dialectaux", in *Actele celui Bucuresti*, pp. 257-263.
- WEINREICH (U.),
1953 *Languages in contact*, New-York, Publications of the Linguistics Circle of New-York, 1.
- 1957 "On the description of phonic interference", in *Word*, 13-1, pp. 1-11.